

II

Le train ne roulait plus sur des rails mais sur le fil d'une terrifiante lame, et c'est donc ainsi, par la folie, funeste mais mesurée, de la circulation urbaine, et une panique intérieure frémissante, inhérentes à l'arrivée par le train de Keihan, que tout commença : lorsque l'on descendait après Shichijo, près de l'ancien site aujourd'hui disparu de Rashômon, dans le quartier de Fukuine, les maisons et les rues étaient soudain différentes, c'était comme si les formes et les couleurs s'étaient subitement effacées, il n'en était qu'à une station mais se sentait hors de la ville, à l'extérieur de Kyôto, même si la cité n'avait pas encore – pas si rapidement – perdu ses plus intimes secrets, il se trouvait donc au sud, au sud-est de Kyôto, et c'est de là qu'il démarra, par des ruelles étroites et labyrinthiques, tournant ici à gauche, avançant tout droit, tournant à nouveau à gauche, le doute aurait dû le gagner, et tel fut d'ailleurs le cas, mais il ne s'arrêta pas pour demander son chemin, n'interrogea personne, au contraire, il poursuivit sa route sans se poser de question, sans hésiter, sans réfléchir sur la direction à

prendre lorsqu'il arrivait à l'angle d'une rue, car son intuition lui disait qu'il trouverait ce qu'il cherchait, les rues étaient vides, les magasins fermés, il se rendit alors compte qu'il n'aurait pu, l'eût-il voulu, demander son chemin à personne, puisque l'endroit était désert, comme si une fête, ou un drame se déroulait quelque part, mais ailleurs, loin d'ici, en un lieu vu duquel ce petit quartier était sans intérêt, ils étaient tous partis, tous ceux qui se trouvaient ici étaient partis, il n'y avait pas âme qui vive, pas même, comme on aurait pu s'y attendre en cette calme matinée ensoleillée, un gamin en fugue ou un vendeur de nouilles, ou encore, tapie derrière les barreaux d'une fenêtre, une tête immobile, observant, puis se rétractant subitement, il était seul, constata-t-il, et il bifurqua à gauche, puis avança à nouveau tout droit, et c'est alors qu'il remarqua qu'il grimpa depuis un certain temps, que les ruelles où il marchait, tournant ici à gauche, avançant tout droit, étaient nettement inclinées, il ne pouvait rien affirmer de plus, eut été incapable de dire que la pente démarrait à tel ou tel endroit, en vérité il s'agissait plutôt

d'une sensation, d'une nette impression que tout, lui-même inclus, grimpait depuis un moment, et c'est ainsi qu'il atteignit un long mur d'enceinte, sur sa gauche, un mur sans ornement, un mur construit en pisé sur un treillis de bambou, blanchi, coiffé d'une rangée horizontale de tuiles faïtières bleu turquoise légèrement émoussées, le sentier longea le mur sur une longue distance, sans que rien ne se passât, on ne pouvait rien entrevoir par-dessus, il avait été érigé trop haut pour permettre de jeter un regard et voir ce qui se trouvait à l'intérieur, il n'y avait aucune fenêtre, aucune porte, aucune ouverture sur toute la longueur, rien, et puis soudain le mur traça un angle, il tourna sur sa gauche, le sentier longea le mur encore un moment et finalement s'arrêta net, l'orienta directement vers un pont en bois, léger et délicat, si léger et si délicat qu'il semblait flotter dans les airs, un pont couvert d'un toit fait d'écorce de cyprès, les piles, minutieusement polies, étaient en cyprès également, le tablier, mou, battu par la pluie, se balançait doucement sous les pas et, de chaque côté : le vide et la verdure, de la verdure

partout. En contrebas, la petite vallée était entièrement couverte de végétation, des arbres aux feuilles luxuriantes, même sur les flancs de ses pentes abruptes, de fringants érables et chênes, et des buissons sauvages foisonnants, même au devant, à l'endroit que la sortie du pont dévoilait : de la verdure, une débauche de verdure partout.

Le pont prit fin en décrivant un arc au-dessus de la vallée mais ne marqua aucune rupture, le mur continuait toujours, inchangé, sans ornement, blanchi, un pisé épais et compact, une rangée horizontale de tuiles faïtières bleu turquoise, et tandis qu'il avançait obstinément, à la recherche de l'entrée, il eut le sentiment que cette étrange longueur, que cette cloison immuablement hermétique et uniforme, là, sur sa gauche, n'étaient pas simplement là pour délimiter un immense territoire, mais pour lui faire prendre conscience d'une chose : il ne s'agissait pas d'une clôture, mais de la mesure intrinsèque de quelque chose dont l'évocation à travers ce mur cherchait à prévenir le nouvel arrivant que celui-ci aurait bientôt besoin d'autres unités de

mesure que celles auxquelles il était habitué, d'autres échelles de valeurs pour s'orienter, que celles qui avaient jusqu'ici encadré sa vie.

III

La porte ne se trouvait pas là où il l'avait imaginée, à peine eut-il le temps de s'en rendre compte qu'il se trouvait à l'intérieur, il était impossible de saisir comment on pénétrait, on y était, voilà tout, et devant, face à soi, la colossale porte nommée Nandaimon se dressait brusquement à l'intérieur de l'enceinte, au milieu de la cour, quatre paires d'épaisses colonnes en bois d'hinoki poli, sur un haut socle en pierre, soutenaient une double toiture légèrement incurvée en son sommet, deux toits, l'un au-dessus de l'autre, c'était comme si deux immenses feuilles d'automne, aux bords déjà légèrement racornis, étaient tombées l'une après l'autre, l'une au début, l'autre à la fin d'un même instant, et que seule la première était arrivée à destination, et tandis que la première était arrivée et se reposait déjà sur l'édifice de poutres des colonnes, l'autre semblait poursuivre sa descente dans les airs, dans une parfaite symétrie, comme si une force d'attraction magnétique, aussi infime qu'efficace, l'empêchait d'achever son mouvement, et de venir se poser sur sa consœur, elles se tenaient ainsi en hauteur,

la toiture inférieure reposant sur la colonnade, l'autre au-dessus d'elle, deux toits superposés en totale harmonie sur un jeu complexe de consoles, reposant sur quatre paires de colonnes gigantesques, parfaitement lisses, et l'ensemble se tenait là sans justification, puisque, à priori : quelle sorte de porte pouvait être entourée d'une cour spacieuse et ouverte de toutes parts, autrement dit pouvait être contournée, tel un édifice volontairement bâti au centre d'une large place spacieuse et ouverte, quel type de porte pouvait bien se tenir là, dans la plus extrême solitude, sur cette place angulaire, propre et silencieuse, car si, au regard de sa forme, la construction correspondait en tous points à une porte, sa fonction, de par sa situation dans l'espace, demeurait un mystère, non élucidé, c'était comme si quelque chose clochait, soit dans la porte, soit dans les yeux de celui qui la regardait, la conception de l'édifice, en revanche, semblait de toute évidence avoir été si rigoureusement pensée qu'après quelques instants tout s'éclaircit : cette structure monumentale était bel et bien une porte, mais une porte d'une

autre nature, une porte qui accueillait le visiteur et le guidait autrement, l'orientait différemment, là, seule au milieu d'une cour : quatre paires de colonnes gigantesques, encadrant, condamnées à l'origine à demeurer presque éternellement fermées, trois doubles paires de battants de porte, et, reposant sur la colonnade, un double jeu de toitures aux angles légèrement recourbés, et sur les trois paires de lourds battants jadis commandées et installées pour cloisonner trois ouvertures, trois trajectoires possibles, l'une d'entre elles, celle située le plus à droite, était brisée : l'un des deux battants, à demi détaché de sa charnière en bronze, pendait, ployait, s'affaissait, était mort.